

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Daïra

La Popelinière, Alexandre Jean Joseph Le Riche

Amsterdam, 1771

Seconde partie

[urn:nbn:de:bsz:31-231699](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-231699)



D A Æ R A.
HISTOIRE ORIENTALE.

SECONDE PARTIE.

Que dira-t-on de ma situation; Lorsque cette jeune Infortunée, après m'avoir raconté ces choses, demandoit à respirer: comprendra-t-on combien j'avois besoin de respirer moi-même autant qu'elle? Combien j'eus l'ame attendrie & pénétrée de compassion, mais sur-tout de quel étonnement prodigieux je fus frappé, d'avoir vû toute l'apparence d'un homme assassiné dans mes bois, d'un jeune homme mourant que j'avois transporté dans ma maison, que j'avois fait traiter avec toutes sortes de soins, de précautions & de secret, craignant que ce ne fût peut-être quelque aventure criminelle d'un jeune homme que cette

situation - là même m'avoit rendu cher, d'un jeune homme enfin, qui avoit été tel à mes yeux pendant plus de quinze jours d'erreur & de confiance de ma part, & de voir & de me convaincre alors que ce même jeune homme, ce même convalescent pour qui je m'étois tant tourmenté, n'étoit rien moins que tout ce que j'en avois jugé ; que ce qui se présentoit alors à sa place à mes yeux, étoit une femme de Scio, étoit l'épouse du Pacha de Syrie. Eh ! par quelle aventure étrange ! (me disois - je à moi-même) une si jeune personne a-t-elle pû traverser les régions de Grece & d'Asie pour arriver en cette Isle ? Par quels coups du sort assez bizarres a-t-elle pû se transporter des bords de l'Euphrate dans les bois de Gaah ? Et quelle est l'étrange destinée qui me conduit ? dans cette terre déserte, qui m'y fait fixer ma retraite ; qui m'inspire de parcourir ces bois, à ce jour, à ce moment ; qui m'y fait égarer, & qui me mène, sans le sçavoir, jusqu'au lieu même où je dois trouver cette personne étendue par terre, percée de

coups de poignard, prête à expirer, & cela pour que j'aye l'honneur d'une action généreuse, & pour qu'il m'appartienne à moi de la sauver. J'adorai du fond de mon ame les ressorts sacrés de la providence qui nous gouverne ; je rendis graces au Tout-puissant, qui connoît ma tendresse naturelle, d'avoir daigné me choisir pour contribuer à l'exécution de ses Décrets, & pour empêcher la perte d'une créature innocente, qui sans doute lui étoit chère, & qu'il ne vouloit point abandonner.

On jugera bien que j'étois assez touché du commencement de l'Histoire de la malheureuse Daïra, pour désirer d'en apprendre la suite & la fin, mais je la trouvai si agitée, & tout à la fois si accablée de ce premier récit, que je crus lui devoir toute sorte de ménagemens & de discrétion ; je la laissai en effet prendre quelque repos, pendant lequel je ne l'interrompis pas d'un mot. Après quelques heures enfin, je ne pus lui dissimuler tout-à-fait l'impatience

secrete que j'avois de l'écouter, & avec la même complaisance, elle reprit son Histoire, & la poursuivit en ces mots.

Je t'ai rendu compte de l'évanouissement qui me prit dans le château du Pacha d'Alep, à la porte d'un appartement où j'étois attendue, pour célébrer, m'avoit-on dit, mon mariage & ma fête. Après un assez long temps, je revins à moi, un reste de vie me rendit quelque usage des sens; je me considérai couchée sur un large Divan, dans une grande Salle fort éclairée; je croyois y être seule, & c'étoit tout ce que j'étois réduite à désirer, lorsque deux Monstres vinrent frapper ma vuë, & jettèrent un effroi dans mes sens qui me glace encore lorsque j'y pense; c'étoit deux Esclaves noirs, tout ce que l'Abyssinie a jamais vomi de plus hideux & de plus épouvantable; tous deux s'approchèrent de moi, & me parlèrent; mais avec une voix plus effrayante que les siffemens des Serpens. Femme, me dit l'un d'eux, le

sublime Pacha d'Alep a reçu de toi un outrage , au moment même qu'il t'alloit faire l'honneur de t'admettre à son lit ; la gloire qui t'attendoit sembloit devoir t'animer d'une force nouvelle , & te faire voler à lui. Mais les premiers pas que tu viens de faire dans son Serrail , ne lui font connoître en toi qu'une femme basse & commune , qu'une femme foible & chancellante , peu digne d'être élevée à cette fortune. Rappelle donc tes esprits & tes forces , viens t'emparer du cœur de ton Maître , & que les charmes de ta beauté y trouvent le pardon du crime , que ta première démarche t'a fait commettre ; songe que dans ce nombreux Serrail tu n'es qu'une Esclave chetive , & que si la bonté de ton Maître est telle , que tu doives jouir ici d'un fort distingué de toutes les Houris qui l'habitent , tu ne sçauras trop tôt mériter cette insigne faveur , par tes hommages , & par ton zèle à le servir. Oh ! m'écriai-je ! oh ! juste Ciel ! quelles horreurs se préparent ! Retirez - vous , Monstres affreux , ou tranchez le cours

d'une malheureuse vie , qui est toute en votre pouvoir ; je le veux , mais n'attendez rien de plus , & dites à votre Maître que je suis ici pour y mourir , non pour y vivre , que ma mort est la grace que je lui demande , & que c'est la seule qu'il soit à même de m'accorder.

Je me sentis beaucoup plus de forces que je n'en avois en effet , pour prononcer ce discours , que je présumois devoir être le dernier de ma vie ; car lorsque je bravois , avec cette hardiesse , la puissance d'un homme qui me tenoit dans ses chaînes , je devois bien juger que sa vengeance alloit éclater , & d'ailleurs dans la foiblesse mortelle où j'étois , ces exclamations & ces cris me sembloient à moi-même les derniers efforts de lumière d'un feu qui n'a plus d'aliment. Ce fut dans cette extrémité que je m'abandonnai sans mesure , à toutes les imprécations qui peuvent s'exhaler d'un cœur furieux & désespéré ; je ne les adressois qu'à ces monstrueux Eunuques ; mais je vis tout-à-coup le superbe Pacha

paroître , & je compris qu'il avoit tout
 entendu. Il vint à moi , il s'en approcha ,
 & se fixa debout au pied du Divan , les
 yeux roulans sur toute ma personne , sans
 donner aucun signe , sans prononcer une
 seule parole pendant un assez long espace
 de temps : sa présence immobile répandit
 dans mon ame une consternation toute
 étrange , si grande , qu'il ne fut pas en mon
 pouvoir de l'interrompre dans cet état ; il
 en sortit enfin , & vint à moi de plus près :
 je lui vis alors poser la main sur son
 cimenterre. Frappe , (lui dis je,) voilà ma
 tête. Malheureuse , reprit-il , quel est ton
 déplorable aveuglement : j'ai entendu tes
 sanglots & tes cris , & il m'a fallu les
 entendre , pour pouvoir penser qu'une femme
 dans mon Serrail en pût faire ; ta bouche
 a proféré des paroles criminelles , & qui
 méritent un châtement subit ; mais ma bonté
 le diffère jusqu'à ce que tu ayes repris
 ton sens & ta raison ; cependant pour te
 montrer ce que c'est que d'encourir la
 disgrâce de ton Souverain , & pour te forcer
 toi - même à recourir à ses faveurs :

Eunuques, s'écria-t-il d'une voix tonnante, que cette femme à l'instant soit portée à la Tour du Soïc. Le Pacha disparut à ces mots, & je fus livrée à la merci des cruels qu'il avoit chargés de ses ordres.

Comme cette Tour du Soïc a été mon séjour quelque tems, & qu'il s'y est passé des choses que je ne dois pas oublier, je vais peindre le lieu tel qu'il est. Le Soïc est une rivière, & le Pacha d'Alep possède une maison de campagne, dont cette rivière baigne les murs; elle n'est qu'à trois milles d'Alep; ce sont plusieurs maisons rassemblées plutôt qu'une; un assez grand Parc est au milieu, fermé de doubles murailles fort élevées; entre ces deux murailles est un terrain étroit, qui en fait la circonvallation; ce terrain est le Parc aux Bêtes; le Pacha y entretient un grand nombre d'animaux féroces, que l'Asie & l'Afrique lui fournissent: dans l'intérieur, & au centre du Parc, est une assez grande cour quarrée, fermée de murailles plus hautes encore que celles de l'enceinte; dans cette cour passe un canal,

le même qui traverse tout le Parc, que les eaux du Soïc remplissent, & qui y retournent & s'y déchargent à quelque distance delà, après avoir parcouru & arrosé le Parc, les Jardins & toutes les Salles de la Maison. C'est dans cette même cour murée & isolée, qu'on a élevé la Tour, nommée Tour du Soïc, la terreur & l'effroi des femmes du Tyran d'Alep, parce que c'est-là qu'elles sont condamnées à terminer leurs déplorables jours, lorsqu'elles ont eu le malheur d'encourir sa disgrâce, ou seulement mérité ses dégoûts; c'est dans cette affreuse prison que je fus conduite & renfermée dans un instant, accompagnée de trois autres Eunuques, qui ne me quittèrent plus. Tu croiras peut-être que l'horreur de cette prison ajouta encore à mes ennuis & à mes peines; mais, non, la sensibilité d'une ame humaine constamment, a des bornes, & rien ne prépare plus un cœur à la dureté que l'excès des douleurs: je venois d'endurer des tourmens, des déchiremens capables de causer mille fois ma mort; ma complexion & ma jeunesse avoient soutenu ces efforts,

& je n'y avois pas succombé ; mais mon ame, par les effroyables secouffes qu'on lui avoit données, voyoit, pour ainfi dire, fes sentimens cessés ; en sorte que je tombai dans une immobilité, qui ne laissa bien-tôt plus voir en moi qu'un être à peine vivant, qu'un corps presque inanimé, incapable de penser & de contempler son propre état ; & plusieurs jours se passèrent ainsi, lorsqu'un de ces jours enfin, & au lever du Soleil, le premier de mes Eunuques ouvrit la porte de ma chambre, & me dit, que j'eusse à me préparer à voir mon père, qui marchoit sur ses pas, & qui par ordre du Pacha, venoit m'annoncer ses dernières intentions. Mon père parut ; je le reconnus à peine, tant mes esprits étoient voilés, & mes sens suspendus. Malheureuse fille, s'écria-t-il, en quel gouffre de maux vous êtes-vous plongée, & à qui pouvez-vous les imputer qu'à vous-même ? Votre délire ne cessera-t-il point ? Avez-vous résolu de préférer l'infamie des prisons au bonheur qui vous est offert ? Les soins que j'ai pris, les peines que je me suis données pour

parvenir à vous rendre heureuse, tout cela méritoit - il d'aboutir à une si triste fin ? Le Pacha, continua mon père, est indigné de vos mépris, toute autre que vous en auroit porté la peine sur le champ, les faveurs dont il m'honore, ont suspendu les effets de sa colère ; vous êtes encore maîtresse de l'appaiser tout-à-fait, & il ne vous en couteroit que de partager la joye que lui causeroit votre retour ; c'est ce qu'il m'a permis de venir vous annoncer de sa part.

Tout ce discours ne me fit pas la plus légère impression ; à peine pouvois-je y prêter l'oreille, & il insista long-temps à me parler de cette sorte, sans qu'il me vint à la pensée d'y repliquer. Fille! continuait-il, je n'ai plus qu'un mot à vous dire, & ce mot seul doit vous résoudre : vous êtes éprise d'un fol amour pour un jeune Satalien qui ne pense plus à vous ; un de mes Esclaves est arrivé de Scio, à la côte de Syrie, pour me rendre compte de l'exécution de quelques ordres dont je

l'avois chargé ; cet Esclave le connoissoit , il l'a vu dans l'Isle , & il a sçu que deux jours après notre départ, ce jeune homme s'étoit embarqué, qu'il étoit retourné dans sa patrie , & qu'il y avoit emmené même Razzivil avec lui. A ces mots je sortis du fond de moi-même , & jettai tout-à-coup les yeux sur un horison sans bornes , où je me perdis. Je vis mon Amant sur les Mers, faisant voile vers sa patrie ; je le vis y arriver, y descendre, y trouver des objets nouveaux, y perdre l'image de sa chère Daïra qu'il avoit tant promis , avec tant de sermens, d'aimer à jamais. Je voulus répondre, & parler à mon père ; ma voix s'éteignit, des ruisseaux de larmes baignèrent mes joues ; je demeurai immobile fort long-temps. Epuisée enfin de larmes & de soupirs, je lui adressai cette courte prière. Oh ! mon père ! voyez vous-même en quel abîme d'ennuis vous avez pour jamais précipité une fille , qui avoit cru devoir tout attendre de votre tendresse , & de votre bonté. Voyez-moy dans ces noires

prifons; confidérez que je n'y fuis que parce que vous m'avez arrachée de votre fein pour m'y faire descendre. Oh ! mon père! (m'écriai-je) en embrassant tendrement les genoux, voyez votre enfant, cette même enfant qui ci-devant occupoit sa place en votre cœur, & qui fut toujours si vouée & si soumise. C'est Daïra, c'est votre fille qui parle, & qui vous demande à hauts cris de jeter les yeux sur ses malheurs, ne fuffifent-ils pas, pour émouvoit vos entrailles paternelles, pour pénétrer votre ame de toute sorte de pitié: Hélas! disois-je si j'implore votre assistance, qu'est-ce que j'en veux obtenir? Qu'est-ce que je demande? Que la seule consolation de retourner en ma patrie, d'y suivre un père, d'y passer le reste de mes jours dans une austère retraite, à ses côtés, auprès de lui: oui, de vous, dont la présence assurée me suffira pour ne rien souhaiter sur la terre; ou si je cesse à vos yeux d'y mériter le glorieux nom de votre fille, que je vous suive comme une simple Esclave; je m'en impose, s'il le faut dès ce moment, tous

les dévoirs. Que votre erreur est déplorable, aveugle Créature , interrompit - il à demie voix, & d'un ton qui ne me fit que trop connoître combien il étoit tranquille & combien peu je l'avois ému : Vous élevez au Ciel des vœux inutiles & superflus : quoi ! mon père m'abandonne ! Frémissez , reprit-il, infortunée Créature , & apprenez que vous n'êtes point ma fille. Vous en avez mérité le nom, & mérité peut-être qu'il vous fût dû ; mais je ne puis vous voir errer plus longs-temps dans les ténèbres de votre état. Vous m'avez été livrée dans votre enfance ; je vous ai reçue des mains d'un père proscrit, & les soins paternels que j'ai pris de vous, vous ont jettée dans l'illusion. J'ai pensé plusieurs fois vous instruire de votre naissance, & de l'événement qui vous a fait tomber en ma maison ; mais considérant qu'il eût fallu vous raconter la tragique histoire de votre véritable père, qui ne vit plus, ou qui, s'il respire encore, doit être, en quelque part du monde qu'il habite, le plus infortuné de tous les hommes , j'ai cru

mieux faire , de flatter jusqu'au bout votre ignorance & votre erreur , & de vous dérober à de tristes lumières , qui ne pouvoient servir qu'à vous éclairer sur la désolation totale de votre famille. C'est donc pour adoucir , ou pour réparer en quelque manière le fatal avenir , dont je vous ai vue menacée , que j'ai conçu le dessein de vous remettre dans les bras du Pacha d'Alep , & comme je n'ai plus rien à vous céler , après ce que je viens de vous dire , & qu'il faut indispensablement que vous subissiez le sort qui vous attend , je vous annonce que vous ne sçauriez trop tôt vous élever au rang de son épouse ; que votre ambition doit se réduire à mériter les grâces de votre Maître , afin de parvenir à vous faire distinguer de tant d'autres femmes qu'il aime & qu'il chérit : je vous fais un éternel adieu,

On a pu jusques-là me suivre dans les premières horreurs de ma destinée : mais je le demande ? Quelle est l'ame sensible qui ne me perdra pas de vue dans l'abîme

où ce dernier coup m'engloutit, & où mes sens furent confondus ? Comment se représentera-t-on une fille à mon âge, nourrie dans la maison d'un père, élevée par ses soins, qui ne voit dans ce père qu'une autorité légitime qu'elle respecte ; qui ne reçoit de ce père que des bienfaits qui l'attachent & la soumettent encore plus ; une fille enfin, qui d'un état si tranquille & si doux, ne peut s'attendre qu'à passer dans un autre, différemment heureux, qui sent même déjà que son cœur l'y porte à la vue d'un Amant aimable, & qu'elle aime enfin à l'excès. Qui pourra, dis-je, se représenter une fille en cet état, enlevée soudain par ce même père transportée par les Mers dans un Sérail affreux, pour y subir le plus indigne esclavage, pour y être condamnée, livrée à ses barbares volontés, à ses affections furieuses, ou à la peine d'une infernale prison. Certes, qui pourra se faire une image de toutes ces choses gémira dans le fond de son cœur, à la vue de l'innocence

accablée à ce point : ses cris arracheront la pitié de l'ame la plus insensible ; on ne verra point une fille expirante sur ce lit de douleurs , implorante le secours des Dieux & des hommes par des gémissemens , par des sanglots , par des torrens de larmes , qu'on n'en soit touché & attendri au point d'en répandre soi-même.

Et si le Ciel semble encore ne pas l'abandonner entièrement ; si quelque espoir lui reste , quand elle pense qu'un père , qui l'aime , ignore l'excès de ses peines , qu'il en fera peut-être instruit , que la nature alors se fera mieux connoître & lui inspirera les moyens de les faire finir ; si l'image de l'Amant passionné qu'elle adore , se présente sans cesse à ses yeux ; si enfin l'amour extrême qu'il a pour elle , soutient son ame en de si terribles épreuves , & lui promet des miracles pour la délivrer des tourmens qu'elle endure : Je le demande ? Quel est le mortel sur la terre qui ne frémiroit pas de voir l'affreuse vérité se dévoiler , se présenter aux yeux de cette malheureuse

fille, son père mort, & son Amant perdu
 pour jamais. . . . Détournons-nous d'un
 tableau si funeste, il ne pourroit que rouvrir
 en moi des playes mortelles, & de nouvelles
 douleurs, que je n'aurois pas la force de
 supporter; elles seroient aujourd'hui plus
 violentes & plus dangereuses que dans la
 Tour du Soïc, où j'en fus atteinte, & où
 je me rappelle, que tout ce qui se passa
 dans mon ame pendant un même nombre de
 jours, ne fut qu'un égarement, qu'un
 bouleversement général de mes sens & de
 ma raison: elle en fut étrangement affoiblie;
 c'est l'effet ordinaire, & le terme commun,
 où l'extrême souffrance nous amène;
 cependant il arrive ensuite, & je l'ai tant
 de fois remarqué, qu'en quelque situation
 toujours déplorable, & toujours la même
 qu'on soit réduit, l'activité naturelle de
 notre imagination se combine & se retourne
 de tant de manières, qu'au défaut des
 soulagemens réels qui nous manquent, elle
 parvient à en créer d'imaginaires, à l'aide des
 fantômes & des illusions qu'elle produit,

& auxquels elle nous accoutume a la fin; & c'est par de tels prestiges qu'elle est quelquefois capable de charmer les plus grands maux, du moins pour un temps, parce qu'il semble alors que ce qui nous reste de raison, se retienne & s'arrête, & qu'elle craigne elle même de nous en faire sentir l'imposture & l'erreur.

C'est ainsi qu'étendue par terre sur les bords du Canal qui traversoit la cour de ma prison je passois les journées entières dans cette cour, où la lumière du jour pénétrait à peine, au travers d'un grand nombre de Cypres d'une hauteur énorme, qui y étoient plantés; c'est ainsi, dis-je, que mon cerveau allumé, séduisoit mes sens assoupis, par des songes frivoles & des visions chimériques, par lesquelles, néanmoins, je cherchois à m'égarer dans l'avenir. Tantôt, j'imaginóis que ce père infortuné pros crit, dont on m'avoit annoncé la mort déplorable, respiroit peutêtre encore dans quelque part du monde; que les décrets impénétrables du Ciel me réservoient

à le revoir & à le reconnoître par quelque événement, que je ne prévoyois pas; que le moment viendroit peut-être, où lui-même briseroit mes chaînes, & où je verrois, pour sa fille & pour lui, recommencer des jours heureux. Tantôt, je me flattois que le cœur du Pacha d'Alep ne seroit pas toujours sans remords; que poussé à bout par les efforts de ma haine & de mes mépris, il trancheroit le cours d'une vie qui m'étoit à moi-même odieuse, & termineroit mes maux ainsi; ou que plutôt il auroit la générosité de me remettre entre les mains du Marchand de Scio; ce Marchand perfide, pour qui j'avois eu des sentimens si tendres, si conformes à ceux que l'enfant doit au père: sentimens, hélas! que je ne pouvois pas encore arracher de mon cœur. Quelquefois, je songeois que mon Amant alloit paroître, & payer de tous ses trésors le prix de ma rançon; je le voyois; je lui parlois, nos transports se confondoient dans nos ames, je m'enyvrais de ses regards; mon cœur s'en épuisoit. Misérables

fantômes, déplorables illusions, anéantis comme l'éclair suivi de la foudre, qui sembloit après tomber sur ma tête, & me précipiter dans de nouveaux abîmes de douleur !

Les jours de ma captivité s'écouloient dans ce cruel mélange d'espérances imaginaires, & de tourmens réels & continus, & lorsque je rappellois ma raison pour m'en rendre compte, tout m'annonçoit que je n'en verrois jamais la fin.

Un jour étant assise au pied d'un de ces tristes Cyprès, les yeux fermés sur moi-même, & tout ouverts à la contemplation de ma destinée, j'entendis marcher autour de moi; c'étoit un des Eunuques qu'on avoit commis à ma garde, & le plus humain des trois. Jeune femme, me dit-il, écoute-moi, je te confie un secret important, le Pacha, notre Maître, est attaqué depuis peu d'une maladie violente, les Médecins d'Alep en sont troublés; ils ont employé inutilement tous les secrets de leur art; on va envoyer

en toute diligence à Samofate, où demeure le fameux Bezzoudour, le plus éclairé des Astronomes & des Médecins de toute l'Asie; mais l'opinion du Serrail est, que si Bezzoudour employe, pour arriver, les quatre journées de marche qu'il y a de Samofate ici, il fera un inutile voyage, parce qu'avant cela, le Pacha succombera sans doute à son mal. Mets donc, continue-t-il, plus de confiance au Dieu tout-puissant qui dispose des hommes, & qui régit les choses de la vie à son gré. Ton esclavage est peut-être prêt à finir, du moins à changer, & s'il change, ce fera pour toi toujours un soulagement.

La vérité m'est sans cesse présente; je ne connois que son langage; je trouve ici de quoi m'humilier, de quoi rougir, si je développe ce qui se passa alors dans l'intérieur de mon ame; mais c'est une foiblesse pardonnable dans les horreurs d'une prison, & la confusion que j'en ai, suffiroit pour m'en punir. J'avouerai donc que le discours de l'Eunuque, qui me surprit

& me frappa, porta dans mon cœur une joye tumultueuse, dans laquelle je crus aussi-tôt voir la mort assurée de mon Tyran, & ma prison ouverte; je sentis renaître subitement toutes mes forces; j'eusse été capable à l'instant de partir, & de fuir la Syrie jusqu'aux extrémités de la terre. Je rendis graces sans doute à mon Eunuque de cette nouvelle; je l'intéressai à mon malheur; je le priai de se faire instruire exactement de l'état du Pacha, de m'en faire part à toutes les heures, & s'il se pouvoit, à tous les momens de chaque jour; il me le promit, & il n'y manqua pas; nos intérêts sur cet événement étoient en quelque manière communs; car le Pacha d'Alep ne déployoit pas toutes ses rigueurs sur moi seule; il paroissoit être la terreur de tous ceux que le déstin avoit condamnés à le servir. Je jugeois son ame sans pitié; je croyois au moins qu'il n'en pouvoit fortir que des injustices & des haines; aussi son Palais à mes yeux ressembloit-il plutôt à de vastes prisons, qu'au Serrail d'un Seigneur puissant; mes plaintes & mes

gémiffemens me sembloient y en exciter d'autres , & y perpétuer l'image de la défolation : loin d'y voir un féjour semblable à ces Serrails des Princes d'Orient , ou les jeux & les fêtes font l'occupation & les devoirs des femmes , & où leur Maître partage avec elles tous les plaisirs qu'elles s'étudient à lui donner ; ce n'étoit pour moi qu'un Palais de tristesse & de deuil , qu'un assemblage d'infortunés , de tout âge , de tout sexe , livré à un éternel tourment.

Il est aisé de comprendre quelle fut mon inquiétude & mon agitation sur la fuite , & l'événement de cette maladie. Zoah , mon Eunuque , m'instruisoit de tout ce qu'il en pouvoit apprendre ; quelques jours se passèrent , pendant lesquels le Pacha perdit peu à peu ses forces , & fut enfin déclaré hors de toute espérance , lorsqu'au moment même on entendit crier les Janissaires qui gardoient l'extérieur du Serrail ; ces cris étoient des cris de joye : Dieu soit loué , disoit-on ; voilà le célèbre Bezzoudour qui arrive , & qui va sauver

notre Maître : Ce fut une rumeur extraordinaire : elle parvint jusqu'à mon Eunuque, qui m'en informa sur le champ ; on fit précipitamment passer l'Astrologue dans l'appartement du Pacha ; il prit tous les éclaircissemens qu'il jugea nécessaires sur les causes & sur l'état présent de sa maladie ; il y appliqua toute son intelligence & tous ses soins, qui réussirent si merveilleusement, qu'en très-peu de temps il arracha le Pacha des mains de la mort ; & qu'il le remit dans une pleine convalescence.

Toute la Ville d'Alep ne manqua pas de donner les marques extérieures d'une joye éclatante pendant plusieurs jours ; c'étoient des feux, des illuminations, partout des chants à l'honneur de Bezzoudour, par lesquels on l'élevoit au-dessus des autres hommes, comme si c'eut été quelque nouveau Prophète envoyé parmi eux. Les Officiers de la Maison du Pacha se rendirent chez lui ; tous les principaux de la Ville, à leur exemple, s'y rendirent aussi. Le Pacha lui-même se voyant enfin rétabli

d'une manière presque miraculeuse, conçut une opinion extraordinaire de la science & des talens de Bezzoudour; il envisagea cet Astrologue comme un autre Avicenne, comme un trésor précieux qu'il eut fort souhaité conserver à Alep, & il lui défera toutes fortes d'honneurs.

Zoah mon Eunuque m'apprit que les fêtes & les réjouissances du peuple ainsi que les louanges qu'on donnoit à ce Philosophe, avoient extrêmement flatté le Pacha, & répandu dans son ame une sérénité, une joye que personne jusqu'alors ne lui avoit encore connue; & j'eus moi-même une preuve évidente de cette métamorphose en lui, lorsque quelques jours après il m'envoya un Officier de sa Maison pour me dire qu'il consentoit à finir mes peines, & qu'il comptoit que ces premières épreuves me feroient rentrer dans mes devoirs.

On me retira de la Tour du Soïc, & je n'eus que le Parc à traverser pour entrer dans une grande Galerie, d'où l'on me fit

passer en plusieurs Salles , & enfin dans celle où il m'attendoit. Approche-toi, me dit-il, sans crainte; viens, fille de Scio, je t'offre une place à mes côtés, tu t'es rendue criminelle à mes yeux au moment même que le Ciel t'a mise en ma puissance; mais il en coûte moins de pardonner que de punir lorsque le cœur en donne le conseil. Juge si tes premiers regards, quoiqu'allumés d'une indigne colère, ont pénétré mon ame de tendresse & de pitié; juge de l'empire que je t'aurois cédé sur elle, si la tienne eut été capable de sentimens plus doux & plus conformes à ton état. Je pardonne, continua-t-il, à ta fragile jeunesse. Je te fais libre dans mon Sérail; je t'y admets au premier rang de mes femmes; viens prendre part à la joye universelle que le rétablissement de ma santé fait éclater dans tous les cœurs, & mérite par tes sentimens, autant que par tes charmes, de passer près de moi, des jours paisibles & fortunés.

Ce discours me fit une vive impression. Je voyois devant mes yeux le maître de

ma vie : à peine étois-je fortie de l'horrible prison où il auroit pu me la faire consumer dans les tourmens, je me voyois condamnée à la passer cette vie dans l'esclavage, & maîtresse pourtant d'en adoucir en quelque manière la rigueur ; d'ailleurs sans secours, sans appui, abandonnée de toute la nature, mes cris au Ciel tant de fois élevés en vain, tant de fois ayant attendu des miracles d'amour, & tant de fois m'étant convaincue par moi-même que mon Amant devoit être à jamais perdu pour moi. Hélas ! à qui pouvois-je avoir recours en cette accablante extrémité : je voudrois que la vertu, que la sainteté me parlât elle même, & me fit connoître aujourd'hui la voye que j'eusse dû prendre alors pour conserver toute la pureté de mon cœur, en me préservant des nouveaux coups que je voyois suspendus sur ma tête. Voici cependant ce que je fus capable de lui répondre, lorsque je m'aperçus que mon silence étoit déjà prêt à l'aigrir : Seigneur, (lui dis-je) je sçais que je suis votre Esclave, que ma destinée est

dans vos mains ; je comprends que si le Ciel a voulu me faire survivre à l'infamie des prisons où vous m'avez précipitée, c'est qu'il a résolu sans doute de conserver mes jours dans ce Sérail à votre suite ; & si telle est sa volonté , je me prosterne devant ses décrets : mais (ajoutai-je) s'il est vrai que vous avez déjà jetté des yeux de pitié sur moi, si ma timide, si ma tremblante jeunesse a donné des bornes à votre courroux , je vous implore aujourd'hui pour obtenir des bornes à vos bontés : vous me voyez sans forces , sans vie, chancelante, accablée, & presque détruite par tous les maux que vous m'avez causés. Considérez que les tristes soupirs qui s'élancent du fond de mon ame paroissent en être les derniers soupirs. Je tombe à vos pieds mourante , & j'implore votre compassion. Je n'eus pas en effet la force d'aller plus loin. Le Pacha me parut satisfait de ce premier retour vers lui ; il me tendit les bras , me releva , & ordonna ensuite que l'on me conduisit dans l'appartement qui métoit destiné.

Mes Eunuques m'y suivirent , des femmes esclaves y vinrent ; je trouvai des b^{ai}ns prêts , des rafraîchissemens & des parfums ; les jours suivans furent les mêmes, on eut pour moi toutes sortes d'empressemens, de vigilance & de soins : mais bien loin que ces nouveaux traitemens fussent capables de me rendre mes forces & ma fanté , je sentis qu'elle s'affoiblissoit d'un jour à l'autre , au point , que bientôt après je tombai dans une maladie de langueur qui fit juger que j'étois près de ma fin. On s'efforçoit de me donner tous les soulagemens imaginables , toutes les consolations possibles , mais sans succès. Mon Eunuque Zoah , qui s'étoit attaché à moi plus particulièrement que les autres , en ressentoit de vives inquiétudes : ma seule consolation étoit de voir par ses veilles, par ses soins , les mouvemens de son affection. Il rendoit compte au Pacha tous les jours de l'état de ma maladie. Il lui en fit un jour un tableau si triste & si touchant, que le Pacha se transporta dans mon appartement

lui-même pour s'en instruire par ses propres yeux; il m'en parut attendri: Seigneur, lui dis-je, voilà enfin votre Esclave expirante; n'imputez qu'à vous-même la perte que vous en allez faire; vos sévérités m'ont mise dans cet état, & font cause que je vais perdre une vie que je connois à peine encore, & que je ne sçauois regretter; je ne dois pourtant pas la quitter sans vous apprendre que jamais je ne me suis crue destinée à l'esclavage, que je me suis toujours sentie en droit de disposer de mon cœur & de ma main; que ces sentimens sont nés avec moi, & n'ont jamais pû faire place à d'autres; que s'il y a eu un homme capable de me dérober le secret de ma naissance & de mon état; que si un Marchand de Scio a bien pû être assez perfide & assez inhumain pour m'enlever & me livrer, comme il a fait, à une odieuse captivité, j'ai des graces à rendre au Maître des Maîtres, dont la main va me fermer les yeux: je les lui rends du fond de mon cœur, de m'enlever dès la fleur de la jeunesse la

plus tendre , & de me reprendre dans son sein sacré , telle que j'étois , & que je suis.

A ce discours le Pacha fut ému à la fois de colère & de pitié , le fidèle Zoah s'en aperçut ; il se prosterna à ses pieds , & lui dit : puissant Roi de Syrie ! sois favorable à la prière que te va faire le dernier de tes Esclaves , mais le plus ardent & le plus zélé : tu vois périr cette jeune femme à tes yeux , c'est la plus belle fleur de tes Jardins , qu'un souffle impur va détruire lorsque tu peux l'en garantir : Hélas ! elle t'est chère , & nous le sçavons ; les soins que tu nous as ordonné de prendre autour d'elle nous le prouvent assez , ta vengeance , & tes attendrissemens enfin ne permettent pas qu'on en doute. Comment donc te résous-tu à voir l'Ange de la mort prêt à te l'enlever ? Si tous les Eunuques , Astrologues & Médecins de ton Palais ont épuisé leur science , ne te reste-t-il pas une ressource infailible , celle même à qui

tu dois le jour ? Quoi, tu possèdes dans la Ville d'Alep le plus éclairé des Sçavans de l'Asie, le plus célèbre des Philosophes & des Médecins, & ton humanité, & ta bonté, & ta compassion pour cette jeune femme, ne te permettront pas dans une conjoncture si triste de franchir une fois l'austère bien-séance de ton Sérail. Permits donc que le fameux Bezzoudour en ait l'accès, souffre qu'il pénètre jusques dans cet intérieur, & sois témoin toi-même de ce qu'il prononcera sur la durée des jours de cette jeune Infortunée, de ce qu'on pourra encore en attendre, ou de ce qu'il faut en désespérer.

J'y consens, reprit le Pacha, mais qu'elle sente le prix du sacrifice que je lui fais, car je jure que si après son rétablissement, je ne vois point par son zèle & ses empressements, une réconnoissance sans mesure égale à ma bonté; elle doit s'attendre à une vengeance capable d'aller encore au-de-là. Alors il appella un Esclave, & lui ordonna d'aller chercher

Bezzoudour ; il parla bas à mon premier Eunuque ; je compris qu'il donnoit ses ordres pour toutes les précautions qu'il vouloit que l'on prît, avant que Bezzoudour fût arrivé ; en effet, je vis fermer toutes les ouvertures, toutes les fenêtres de ma chambre ; je vis étendre un drap de foye autour de mon lit, & ce drap de foye m'enfermoit de manière qu'aucune lumière de ma chambre n'auroit pû pénétrer jusqu'à moi ; en peu d'heures j'entendis un grand monde entrer dans cette même chambre, c'étoit le Pacha, suivi de Bezzoudour & de plusieurs Eunuques : quatre de ces Eunuques portoient des flambeaux, & se tenoient autour de moi ; quatre autres, le sabre à la main, environnoient Bezzoudour ; c'est de Zoah que j'appris le lendemain toute cette formalité ; on apporta des Carreaux ; on les rangea sur le tapis de ma chambre ; le Pacha vint s'asseoir près de moi, Bezzoudour de même à mon chevet, en forte que sans pouvoir percer la nuit obscure au de dans de mon lit, je ne laissois pas de

sentir que le seul drap de soye nous séparoit. Le Pacha ensuite s'adressa à Bezzoudour, & lui dit : Homme célèbre, & digne de toutes louanges, toi qui m'as garanti d'une mort presque certaine, vois quelle éminente place tu tiens dans mon estime, puisque contre toute règle je te donne l'entrée dans l'intérieur de mon Palais; mais si ta haute sagesse m'y détermine, je t'avouerai que j'y suis encore excité par l'intérêt violent dont mon cœur est épris pour une de mes femmes; près de laquelle je te fais asseoir; j'envisage avec effroi le danger de sa vie, elle est atteinte depuis quelque temps d'une langueur qui tous les jours s'augmente, & qui semble annoncer une déplorable fin. Je veux donc que tu déployes ici tous les secrets de ton art, que l'effort de ton génie te guide & t'élève, & te fasse porter tes regards jusques sur la table de lumière, pour y lire l'arrêt de son destin. Seigneur, lui répondit Bezzoudour, je vous ai voué mes services, tout ce qui approche de votre personne les mérite & les exige comme vous même; la langueur effrayante dont

votre jeune femme est atteinte, peut encore
 recevoir des secours humains, & les miens
 peut-être auront leur succès ; mais s'il faut
 que je juge de l'état de cette femme
 sciemment ; il faut que je sois premièrement
 instruit de l'état du sang qui coule dans ses
 veines, & c'est ce que je ne puis connoître,
 si vous ne m'autorisez à tenir son bras dans
 ma main ; ce drap de foye qui nous sépare,
 me garantira sous vos yeux de l'immodestie
 qu'il y auroit à la toucher ; & rien
 n'empêchera qu'au travers de ce même drap
 de foye, je n'aquière la première connois-
 sance dont je ne puis me passer. J'y
 consens, dit le Pacha.

Bezzoudour alors m'adressa la parole,
 & me dit : femme d'Aly, soulevez votre
 bras, faites qu'il pose sur ma main, mais
 j'étois dans un si grand affoupissement, mon
 ame, ainsi que mes yeux, étoient plongés
 dans de si profondes ténèbres, que j'avois
 à peine l'esprit présent à ce qui se passoit.
 Bezzoudour répéta : femme d'Ali, soulevez

votre bras, & le posez sur ma main. A ces derniers mots je revins à moi, je soulevai ma tête, mes yeux s'entr'ouvrirent comme dans le cours d'un songe qui se trouve interrompu, où l'on ne sçait encore si l'image qui fuit est chimérique ou réelle. Mais Bezzoudour pour la troisième fois me dit d'un ton plus élevé: femme d'Aly, entendez-moi, posez votre bras sur ma main; je levai donc mon bras tout tremblant, je l'avantai & le pouffai contre le drap de soye qui touchoit, & je sentis que sa main le reçut: il le tint quelque temps dans cet état; mais un profond silence régna dans toute la chambre, & on entendit ces paroles: J'atteste le Ciel, que si le bras que ma main supporte est orné d'un Bracelet de six Chaînes d'or, que si ce Bracelet est orné de douze Diamans blancs & noirs, quiconque le possède doit espérer la fin prochaine de ses douleurs. Qu'entens - je ! Quelles paroles ! est ce que je rêve ! non, je veille, (me disois-je,) c'est lui qui me parle, c'est lui-même, & par quel miracle cela devient-il possible ? Une vapeur brûlante s'alluma

subitement dans ma tête, je me crus transportée dans le vuide des airs, parmi des feux & des sillons de lumière, que mes foibles yeux ne pouvoient soutenir; tout ce que j'entendois n'étoit que prestiges & illusions, mon cœur qui en ressentoit un trouble & un désordre inconcevable, ne suffisoit pas encore à m'en persuader. Quoi! ce Philosophe célèbre, cette lumière de l'Asie, ce Bezzoudour venu de Samosate en ce Palais, pour y sauver la vie au Pacha, qu'on amène pour sauver la mienne, jusqu'au chevet de mon lit; ce même Bezzoudour, (me disois je,) fait place ici à mon Amant, qui me ferre actuellement la main; lui de qui je me croyois entièrement abandonnée; lui que je pensois être au-delà des mers, dans les bras de quelque nouvelle épouse, prêt à éteindre ses premiers feux; lui dont j'eusse voulu effacer mille fois l'image, qui seule caufoit tous mes malheurs, & qui seule me donnoit le courage de les supporter? Quoi! c'est lui que je ne puis voir, mais que je sens à mon chevet, qui tient ma main, qui l'enveloppe & l'enferme dans la

fienne , à la face même de notre ennemi ! J'étois transportée si loin de moi-même , que toute cette aventure me paroissoit à perte de vuë ; il m'avoit été défendu de parler , de prononcer un seul mot , hélas ! quand j'aurois été libre de le faire , l'épuisement de mon ame étoit si grand , que chaque mot se seroit évanoui sur mes lèvres ; que mes plus grands efforts n'auroient pu éclater que par des soupirs profonds ; aussi sentis-je tout-à coup les esprits de ma vie , passer dans cette main que soutenoit mon Amant , ou plutôt dans sa main même , dont le toucher m'enleva dans une espèce d'extase & de ravissement ; image de ces joyes célestes , qui sont trop au - dessus des sensations humaines , pour qu'on puisse les contenir.

Mais que devint pendant cela mon adorable Belzek ? il ne me resta pas la faculté d'y penser ; je m'en informai tremblante après cette scène. Zoah m'apprit qu'il avoit fait une assez longue séance à mes côtés , qu'il avoit obtenu du Pacha la permission d'en faire encore une ; j'entendis

moi-même le reste de leur conversation, qui finit par ces mots. Seigneur ! dit le prétendu Bezzoudour , je remets trois tablettes pour l'usage de cette personne ; elles renferment un baume précieux : que cette jeune femme les réçoive de votre main aussitôt que je me serai retiré ; peut-être arrivera - t - il qu'elles opéreront en elle un prompt soulagement. J'entendis alors du bruit & du mouvement , Belzek suivit le Pacha ; tout disparut : mais il est vrai que si la perte de mon Amant, si les cruautés du Pacha m'avoient accablée de douleurs mortelles ; cet événement qui fut pour moi un vrai miracle , fit en moi tout à coup aussi le miracle de ma guérison , & tout sembloit y concourir : quels charmes en effet ne répandoit-on pas dans mon cœur , quand j'entendois ce Palais retentir du nom de Bezzoudour , lorsque mes Femmes & mes Eunuques autour de moi, s'entretenoient incessamment des prodiges qu'on lui voyoit faire, non seulement au Sérail , mais encore dans toute la ville d'Alep, où j'apprenois qu'il aquéroit de jour

en jour l'amour des Grands & des petits, assistant les uns, éclairant les autres, ne s'occupant qu'à servir tout ce qui se présentoit ? Non certes, me disoient mes Eunuques, Bezzoudour n'est point un homme semblable aux hommes ordinaires, à ceux même dont on vante la plus haute sagesse & la science profonde. Qui dit un sage parmi nous, dit un homme de qui les passions sont à couvert, sous le manteau des années, de qui la science est le fruit ordinaire d'une longue expérience, de qui le sçavoir & la sagesse sont toujours gravés sur son front, & Bezzoudour n'y porte que les graces de l'aimable adolescence. Il paroît parmi nous, bien moins sous l'apparence d'un Philosophe, que sous la forme de ces Génies bien-faisans, qui se plaisent quelquefois à se confondre parmi les hommes, pour les secourir dans leur vie, pour les conduire & les mener à des douceurs & à des biens, que d'eux-mêmes ils n'y trouveroient pas; non, certes! répétoient-ils, Bezzoudour n'est point de la classe commune des hommes, ni de celle même

des Sages d'Orient. Je les écoutois sans les interrompre, toute occupée de l'image de mon Amant, que ces discours paroient & embellissoient encore à mes yeux: c'étoit une fête au dedans de mon ame; j'y voyois Belzek, en effet, comme un Ange de lumière, prêt à me donner ses tout-puissans secours contre mon oppresseur & mon tyran. Je me considérois captive dans une triple clôture, environnée d'Esclaves vigilans; mais comme si le Ciel même m'eût parlé, j'attendois tranquillement le moment infail- lible, où mon Amant, comme un autre Génie, devoit renverser ces murs & m'enlever de cet infâme Sérail. Je sçavois qu'au cinquième jour suivant, il reviendrait prendre sa place auprès de moi; je n'ignorois pas qu'il ne me feroit point permis de l'y voir; mais quoique le voir fût sans doute alors l'objet de mes vœux, je ne sçais quelle sécurité intérieure, m'empêchoit de m'en affliger. J'étois la plus contente & la plus fortunée des femmes, de penser seulement qu'il reviendrait à mes côtés; que nous pourrions encore presser le drap de soye que l'on

opposeroit entre nous ; que mon cher Belzek reprendroit la main de sa chère Daïra ; qu'il la tiendrait encore dans la sienne ; que nos ames s'y réuniroient , & que par des liens toujours invisibles , & des élancemens toujours plus violens , elles s'enchaîneroient de nouveau , pour se pénétrer l'une de l'autre , plus intimement que jamais : je dévorais avec transport toutes ces espérances , & l'intervalle du temps qui s'écoula , ne fut pour moi qu'un songe délicieux ; rien ne le troubloit en effet que la contrainte que j'avois à m'imposer , pour dérober à à mes Eunuques la connoissance de ma fécrette joye , & de mes douces agitations , que je m'efforçois de renfermer au-dedans de moi-même , & qui quelquefois dans mes mouvemens , dans mon maintien , jusques dans mes regards , perçoient & se déroient encore malgré moi.

C'est ainsi que j'attendois ce jour promis ; il arriva enfin ; mais , oh jour terrible ! & comment oser se rappeler , se représenter

& se peindre ma chambre de toutes parts fermée, le dedans de mon lit inaccessible à toute lumière par le même drap de foye dont il étoit entouré ; le Pacha au pied de ce lit, Belzek à mon chevet, environné d'Eunuques, les torches & les fabres à la main ; comment sans frémir imaginer l'appareil de cette seconde visite, lorsqu'on sçait ce qui s'y passa. Etant donc extrêmement attentive à ses mouvemens, aussitôt que je le jugeai assis à mon chevet, je lui tendis le bras d'abord ; ma main cherchoit celle de mon Amant, aurois - je pû la retenir ? Mais pendant un assez long-temps, je ne sentis point la sienne s'avancer de même, & rien ne pouvoit servir à m'en expliquer la raison, car il régnoit alors dans toute ma chambre un grand silence, qu'à la fin le Pacha interrompit par ces mots : Je t'ai donné, Bezzoudour, une preuve signalée de l'opinion que j'avois de ta haute vertu ; tu vois que je t'en donne une nouvelle. Les sentimens de ton cœur y répondront-ils jusqu'au bout ? Seigneur,

reprit le prétendu Bezzoudour, je conçois par les efforts que vous vous faites pour transgresser la regle des Sérails, pour me faire pénétrer jusques dans l'intérieur du vôtre, combien vous touche & vous importe la vie & la santé de cette précieuse femme. Non, reprit le Pacha, tu ne sçais pas encore à quel point, & je vais te l'apprendre. Tu m'as donné trois Tablettes pour son usage, je n'ai pû me défendre de les examiner par moi-même, pour connoître le baume qui y étoit renfermé; je les ai rompues ces Tablettes: regarde, continuait-il, ce que j'y ai découvert: à l'instant il en tira une, qui se trouva n'être qu'une écorce sèche & fine, dans laquelle étoit renfermée une petite feuille de papier roulé: Tiens, dit-il, regarde cet Ecrit que je tiens en mes mains: as-tu la force & l'impudence de lever les yeux jusqu'à moi? Tu ne le peux, ou tu ne l'oses: écoute-moi, je vais te lire ce qu'il contient. Le Pacha accompagna ce discours de ses regards finistres, & lut hautement ce peu de mots.

Daira, idole de mon cœur, ton affreuse

captivité me fait gémir plus que toi ; j'entreprends de t'en délivrer , fallût-il pour cela des prodiges & des miracles , repose-t-en sur mon amour. Fourbe infigne ! s'écria le Pacha d'un ton foudroyant : quelle est ton audace ? mais quelle est ta perfidie ? Je te défère les plus grands honneurs ; je te comble de mes bienfaits ; je te réçois dans mon sein , & c'est dans mon sein , dans mon propre sein , que tu conçois le projet abominable d'enlever ma femme à mes yeux. Tu mourras. Ciel ! m'écriai-je , arrête , malheureux ! ou frappe-moi des premiers coups ; je prononçai ces paroles avec des cris à fendre la voûte , & je m'agitai tout-à-coup avec tant de transport & de violence , que je rompis & brisai ce qui m'environnoit , les rideaux de mon lit , le drap de foye , tout se sépara & tomba par terre , & me fit voir auprès de moi le Pacha interdit & glacé ; & comme si quelque furie m'eût foudain prêté sa force & sa rage , je portai tout-à coup la main sur son poignard , je le tins dans ma main flamboyant , & lui dis :

Tyran ! si mon Amant est ta victime , tu vois en moi son vengeur ; je vais percer de mille coups ton cœur barbare , ou le mien ; & j'étois , le bras levé , mes yeux enflammés , tout dévorans les siens , toute prête à lui porter un coup mortel. Ma témérité l'effraya , & lui fit faire quelques pas en arrière. Cette action répandit dans toute la chambre une épouvante & une horreur , qui s'accrut encore par un plus profond silence , par la consternation répandue sur la face de tous ces noirs Eunuques à la lueur de leurs torches funèbres , à l'éclat de leurs cimenterres suspendus sur la tête de mon Amant ; mais je le vis tout-à-coup s'approcher du Pacha d'un pas assuré , & lui adresser ces paroles.

Pacha , vois ce que pent dans nos ames un amour à la fois excessif & malheureux. L'audace de Daïra te le fait connoître autant que ce billet te l'a appris ; je paroïs coupable à ton égard , mais j'ai rempli mes devoirs auprès d'elle. Ferme un instant les yeux sur l'affreux tableau de cette scène,

& prête l'oreille à la vérité qui te parle. Daïra est en ton pouvoir aujourd'hui, mais apprens que son esclavage ici n'est que l'effet d'une trahison détestable ; tu l'as reçue des mains d'un Marchand de Scio ; tu la confonds en ton Sérail parmi les femmes qu'un fatal destin a fait naître dans les pays conquis & subjugués par les Sultans, & qui trouvent dès le berceau les loix de leur esclavage écrites sur leur front : connois Daïra, vois en elle une fille Turque, de qui l'état est libre, & qui peut t'attirer de redoutables ennemis. Sçache que je suis en état de t'éclaircir cette vérité, de t'en convaincre, & de demander justice de l'oppression que souffre ici, dans un séjour odieux, une fille libre & indépendante, contre laquelle tu ne peux rien, sans violer injurieusement les loix qui la protègent ; mais apprens tout, & connois-moi comme elle. Je ne suis point ce fameux Bezzoudour de Samosate : Tu vois en moi un jeune Etranger sorti de sa patrie, & prêt à y retourner lorsque je pourrai

remporter avec moi le bien qui m'a été ravi ; c'est Daïra que je vois souffrante dans une indigne captivité ; c'est elle qu'un perfide Marchand a bien pû arracher de mes mains, dans le temps même, qu'à la face du Ciel, nous nous faisons, l'un à l'autre, le serment inviolable d'être unis à jamais ; c'est cette moitié de moi-même, sans laquelle je ne puis vivre, après laquelle je cours, qui m'a fait entreprendre de suivre jusqu'à la fin son sort, & d'en faire le mien ; on l'a arrachée de mes bras : je l'ai suivie pour la sauver ; je suis parti de Scio comme elle ; je me suis rendu à Alep, résolu d'y passer le reste de ma vie plutôt que d'en sortir sans elle. J'ai tenté plusieurs projets, ton impénétrable Sérail les a tous détruits. Le Ciel enfin a permis que tes jours fussent menacés d'une fin prochaine, & que j'aye sçu que tu désirois le Médecin de Samosate : j'ai trouvé le moyen d'empêcher qu'on y fût ; on n'y a point été, & après quelques jours écoulés, je me suis fait annoncer, comme si c'eût été Bezzoudour lui-même. Je te demande ici, Pacha, de considérer un

moment qu'on m'a rendu maître de ta destinée, que ta vie a été en mes mains; que j'ai pû en disposer impunément à mon gré; reprends ta place un instant; maître de trancher le cours d'une vie, qui ne pouvoit m'être que funeste; je ne détruisois en toi qu'un ravisseur, qui ne m'étoit connu que par ce titre odieux; je faisois cesser un honteux esclavage; & mon épouse étoit à moi. Confidère, Pacha, continua Belzek, que dans ces mêmes circonstances, on m'a vu employer ardemment tout mon peu de lumières, & faire usage de quelques secrets qui me sont parvenus, par une espèce de miracle; pour opérer en toi une prompte guérison. Toute la Ville d'Alep en fait encore mes éloges; mais au moins dois-tu bien penser, que je n'agissois pas ainsi sans objet, & que si je te donnois cette preuve infigne de ma générosité, ce ne pouvoit être que pour t'en instruire & pour obtenir le prix qu'elle méritoit. En effet, Daïra qui est l'ame de toutes mes démarches, étoit le prix que j'en attendois; & j'étois

un jour sur le point de t'en faire la demande, lorsqu'on me fit l'histoire de ton cœur sans pitié ; lorsqu'on m'apprit que les chambres de ton Sérail étoient d'invincibles prisons : lorsque je sçus enfin que ma malheureuse épouse avoit été précipitée par tes ordres barbares, dans les cachots de la Tour du Soïc. Juge, si tu le peux, quels furent les tourmens de mon cœur, & les transports de ma colère, d'imaginer Daïra, le flambeau de ma vie, la reine de mon cœur, que je voudrois voir assise sur les trônes ; Daïra ! prisonnière comme une criminelle, abandonnée aux sanglots & aux larmes, lançant au Ciel des cris qui sembloient parvenir à moi, des cris que je croyois entendre me reprocher l'impuissance où j'étois de la secourir, ou m'accuser peut-être du crime affreux d'un abandon, le plus grand des crimes en effet que j'eusse pû commettre, après les vœux & les sermens que je lui avois faits, & que je lui fais encore, d'attacher mon ame à la sienne & mes jours aux siens : juge des playes mortelles dont j'étois atteint, & des maux

insoutenables que j'avois à souffrir ; & ne t'étonne pas , si le Ciel ayant voulu qu'elle succombât aux siens pour te forcer à me faire arriver jusqu'à elle , ne t'étonne pas , si j'ai tenté , sous le faux nom de Bezzoudour , de lui dévoiler son Amant , qui n'est ici que pour elle ; qui n'a pris soin de ta vie , à toi Pacha , que pour elle & qui pour elle enfin , sacrifiera mille fois la sienne , s'il faut cela pour la sauver.

Belzek se tût à ces mots , fixant de ses yeux le Pacha , ainsi que je faisois moi-même pour découvrir la véritable impression que ce discours auroit fait sur lui ; mais il ne lui échappa ni geste , ni regard , qui pût être expliqué pour ou contre nous ; ce qui nous rendit plus attentifs encore à la réponse qu'il fit en s'adressant à Belzek. Je te sçais gré , lui dit-il , jeune homme , de toute l'histoire que tu m'as racontée ; elle a suspendu les premiers mouvemens de mon courroux , en me faisant connoître à qui je dois le service que tu m'as rendu : certes

il est grand, & quelque peu d'estime qu'on fasse de la vie, qui nous la préserve mérite qu'on le reconnoisse autant qu'elle peut durer; mais tu n'ignores pas que si la vie est un bien parmi les hommes, l'honneur est un autre devant lequel tout disparoit, & que si le bienfait que j'ai reçu de toi t'a rendu digne d'une ample récompense, le forfait que tu as commis dans le sanctuaire de mon Palais, emporte sa peine avec soi; que tout autre que toi n'y survivroit pas un moment. Tu me proposes d'être envers toi équitable & généreux; ma bonté seule me fait aller plus loin; elle ne déploie sur ton crime que miséricorde & compassion; elle ne me fait voir en toi qu'un jeune homme inexpérimenté, abusé dans la folle passion qui l'enyvre, qui vient ici profaner un azile sacré & m'y faire des outrages dont lui-même ne connoît pas l'énormité, & qui sont assez inouis pour qu'on puisse les regarder comme de vrais égaremens d'un foible esprit; c'est dans cette pensée qu'ici même où tu mets ma vie en danger, je te fais grace de la tienne, & que je donne

ma parole de Musulman qu'on n'y attendra pas ; mais écoute la condition que je prescric, & n'en attends pas une autre. Je veux qu'à l'instant mes Eunuques te conduisent jusqu'aux portes extérieures de mon Palais ; que là douze Janissaires s'affurent de toi ; qu'ils te guident, qu'ils t'escortent jusqu'au Port le plus prochain ; qu'ils y ordonnent & préparent ton embarquement ; qu'ils en soient les témoins, ainsi que de ton départ ; & qu'ils y demeurent & ne reviennent que lorsque ton vaisseau voguant sur la vaste mer se dérobera entièrement à leurs yeux. Puissent ensuite les vents te faire voler comme un trait jusqu'à ta Patrie, & s'il le faut, jusqu'au bout de l'univers.

Cœur inhumain ! reprit mon Amant, mais d'une voix que la fureur avoit déjà presque éteinte, ravisseur barbare ! rends-moi mon épouse, que je l'emporte en mes bras, tu me verras m'élançer comme un éclair, l'enlever de ces infames lieux ; comme si je la fauvis d'un brazier, où je la verrois prête à périr. Rends-moi mon

bien, rends-moi mon épouse, si tu veux
 conserver ma vie ; je ne vis que par elle ,
 si tu veux me la conserver sans elle , j'aime
 mieux cent fois mourir. Eunuques, s'écria
 le Pacha, qu'on s'empare de ce jeune homme,
 qu'on l'emmène, & que mes ordres soient
 à l'instant exécutés. Ces derniers mots me
 frappèrent comme si c'eût été l'Arrêt de sa
 mort. Vois-moi, lui dis-je, mon Amant,
 vois ta femme qui te suit : je fonds sur la
 troupe le poignard à la main, Belzek passe
 de la défense à l'attaque; je le vois renverser
 deux Eunuques qui couvroient le Pacha :
 je le vois se saisir du sabre d'un autre,
 paroître au milieu de cette troupe, comme
 le Dieu des batailles, répandre autour de
 lui dans toute ma chambre, la terreur & la
 mort. Ce fut un effroi si grand, un désordre
 si subit, qu'on entendit les cimenterres se
 choquer, tomber en éclats par terre, que
 les torches tout à-coup s'éteignirent, qu'on
 fut à l'instant enveloppé dans une profonde
 nuit : le reste m'échappa, je succombai à
 de si terribles efforts : je me crus frappée
 de mille coups ; je tombai au pied de mon

lit : je n'ai point sçu par moi-même la suite de cette affreuse journée : hélas ! ma mort auroit dû l'être ; le seul souvenir de cette scène exécrationnable étoit capable de me la causer : mais soit que le déstin m'eût donné des forces capables de résister à ces coups, qu'il voulût peut-être par-là me préparer encore à de plus grands, soit que les premières atteintes de douleurs que cause une playe récente, ne soient point aussi vives que lorsqu'elle a fait son progrès, & envénimé son propre dépôt ; il faut que je l'avoue, toute cette sanglante catastrophe se représenta le lendemain à mes yeux dénuée des circonstances effroyables, qui devoient naturellement l'accompagner. On m'avoit transportée dans une autre chambre. Je n'y vis rien qui m'indiquât ce qu'étoit devenu mon Amant. Je me retrouvai sous la puissance du Pacha, que j'avois outragé ; je crus du même coup-d'œil voir tomber sa vengeance : mais tout sembloit m'assurer au-delà, tout me persuadoit que mon Amant s'étoit fait jour au travers des Eunuques & des Gardes du Sérail ; j'allois

mourir tranquille dans la confiance que mon Amant étoit en sûreté. J'étois dans cet état le lendemain; j'y restai quelques jours de fuite, peu occupée des momens qui me restoient à vivre, lorsque je vis quatre Noirs entrer dans ma chambre, & m'apporter l'ordre de leur Maître, d'en sortir sur le champ, pour me rendre au lieu où il m'attendoit: c'étoit - là qu'on devoit me juger.

A peine eus - je entendu ces paroles, que je me levai, & les suivis: on me fit passer dans les jardins; on me fit entrer dans un bois fort sombre, au centre duquel étoit un Kioske, qui ne contenoit qu'une salle spacieuse: j'entrai dans cette salle: Aly Ouglou y étoit assis sur une espèce de Thrône; on me fit avancer au milieu; je me trouvai tout-à-coup environnée d'un grand nombre de ces noirs Eunuques, qui, comme des spectres sortans de l'abîme, sembloient impatiens de s'y replonger avec moi.

Alors le Pacha, après les avoir un temps considérés, leur adressa ce bref

discours. Fidèles Eunuques, vous voyez la chétive Esclave, qui à été capable d'attenter à la vie de son Maître, & d'outrager son honneur : apprenez-moi, quel est le châtimement qu'on pourroit éгалer à son crime. J'écoutai ces effroyables paroles, sans en être presque émue. Hélas ! & je ne puis pas seulement aujourd'hui me les rappeler, sans que tout mon corps n'en frissonne ; je vis alors un de ces monstres cruels, se prosterner aux pieds du Pacha, la face contre terre, & lui dire ; Seigneur, quand les plus légères offenses d'un Esclave à son Maître, entraînent les plus grands châtimens, & que tu nous exposes ici un attentat énorme contre ta personne sacrée, que pouvons-nous te répondre ? écoute ta Loi, consulte ce que tu dois d'exemple à ton Sérail, ce qu'exige de toi ta propre sûreté, tu verras que tout condamne ton Esclave à la mort, & qu'aucun motif ne doit ni ne peut la sauver : cet Eunuque se tût.

Un autre reprit : tout-puissant Maître, notre destinée est en tes mains, tu peux

disposer de nos jours, quand ils ne feroient pas même pros crits pour un crime atroce tel que celui-ci : mais plus tes volontés sont hautes & absolues , plus les Esclaves qui t'environnent sont abjects & rampans sous tes yeux ; cette distance est sans mesure, & je conçois que ta seule pitié est capable de se déployer & de s'étendre assez pour atteindre jusqu'à eux : tu vois devant toi une misérable fille , que la Loi condamne à périr , & tu la vois prête , soumise & résignée à tes décrets , mais tes yeux animés d'une lumière céleste , ne semblent pas faits pour voir trancher des têtes dans le cœur de ton Palais , ni pour y voir le sang humain ruisseler sur tes tapis : tu peux souscrire à ce que la Loi d'une part te demande , & tu peux suivre en même-temps les mouvemens de ton cœur plein de compassion. Que cette infortunée coupable soit enlevée de ces lieux ; qu'elle soit enfermée à la Tour du Soïc ; qu'elle vive parmi les tristes cyprès dans une retraite austère , & que l'excès de son repentir , mérite enfin son pardon au dernier de ses

jours. Ce fut à peu près là ce que j'entendis prononcer au second Eunuque : j'étois pour ainsi dire déjà hors de la vie ; tous mes sens s'étoient retirés, j'appercevois peu-à-peu mes pensées se détruire ; toutes mes idées se réduire presque à rien : soit cependant que je fusse plus particulièrement frappée de la voix du troisième Eunuque qui parla, je crus l'entendre plus distinctement, & lui-même m'a dit que je l'avois entendu, il se prosterna comme les autres, & adressa ce discours au Pacha.

Je ne crois point, vénérable Aly, que la tendresse de ton ame, pût soutenir l'effort que tu aurois à lui faire, s'il te falloit prononcer un arrêt de mort de cette même bouche qui n'est créée que pour annoncer aux hommes des graces & des faveurs. Il est vrai que j'ai vu commettre un attentat sur ta personne ; mais, ô Roi de Syrie, quand je vois ce que c'est que l'Esclave qui l'a commis, & que j'ose m'élever jusqu'à tes pensées, je ne t'en juge

pas plus irrité ni plus émû, que si c'eût été quelque insecte imperceptible, qui seroit venu se poser sur ton front, que tu aurois laissé voler ou disparaître, pour ne pas prendre la peine seulement d'y penser. Et quel est en effet cette criminelle qu'on te propose de punir? la voilà! jette les yeux sur elle, considère le néant d'une jeune & malheureuse créature, qui n'a pas encore atteint l'âge où la raison sert de guide, qu'on est venu remettre en tes mains; en quel état? tu le sçais; dans l'agitation d'un déplorable délire qui a jetté le trouble dans ses sens, l'égarément dans ses esprits, & entraîne enfin ces tristes effets. Non, non, vénérable Aly! la maladie d'un si foible enfant n'allume point en toi une fatale colère; toutes les vertus de ton ame concourent à te voiler les yeux, & à mettre un bandeau sur son crime; je ne puis pas même penser que ses jours soient en danger; mais lorsqu'on te conseille d'enfermer cette Esclave dans la Tour du Soïc, je ne pense pas davantage qu'elle mérite l'honneur d'habiter l'enceinte de ton Palais: car,

quelque pitié que j'aye de son état, je ne laiffe pas de voir ici le crime vivre en elle, & je doute fort qu'on doive en conserver l'image, quand je pense au contraire, qu'on ne sçauroit trop-tôt en perdre le souvenir. Non, je ne crois point que tu veuilles toi-même mêler & confondre tes jeux & tes plaisirs, parmi les amertumes que la présence de cette misérable répandroit en ces lieux. Sublime Pacha! purge dignement ton Sérail d'une Esclave vile & méprisable, puisque sa face impure ne peut plus que le souiller; qu'elle disparoisse de ces lieux pour jamais; qu'elle aille à son gré, errante & fugitive, dans les divers climats de l'Asie, où la guidera son triste déstin. Par cet équitable arrêt, ta justice est satisfaite, & plus encore ta gloire & ta bonté. Je le veux, j'y consens, dit le Pacha, & je fais plus pour qui me donne un si sage conseil : je remets cette Esclave en ses mains, je la lui donne en pur don. A ces terribles mots, je soulevai ma paupière tremblante; j'apperçus qu'il parloit à Zoah, à lui-même. Zoah,

lui dit-il, ton ame n'est point l'ame d'un Esclave, tes vertus sont au-dessus de ton état, il y a long-temps que je le vois: plus aussi tes services m'ont été agréables, plus tu as dû le connoître par toute l'estime que j'ai faite de toi jusqu'à ce jour; mais je veux qu'en ce jour même tu en réçoives de moi la dernière récompense: tu juges cette femme digne de vivre; elle vivra pour qui lui sauve la vie; réçois le don que je te fais; j'y ajoute celui de ta liberté; j'y ajoute encore cent Sequins qu'on va te remettre: tu peux désormais choisir ta retraite, & y mener cette femme avec toi. Alors le Pacha sortit, tous les Eunuques le suivirent; Zoah seul vint à moi, & me dit: jeune femme; rappelle tes sens & ton esprit: que tes frayeurs cessent: apprends dès ce moment que tes malheurs sont finis; & Zoah lui-même disparut à ces mots.

Fin de la seconde Partie, & du Tome I.

DAÏRA.